

Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE — 241, BD ST-GERMAIN, PARIS 7 — 551 34 14

AU SERVICE DE L'HISTOIRE



Novembre. Mois du souvenir. Les cimetières ont fait leur plein de visiteurs, les monuments aux Morts se sont fleuris de gerbes et ornés de drapeaux.

Cette fidélité au passé, ce culte des morts se retrouvent au cours des siècles et à travers les civilisations. Alors que les idéologies se succèdent, la mort du juste ou du héros dans sa réalité même de mort humaine est un acte qui se transforme en symbole.

« Rien ne prédisposait le Franciscain de Bourges à accomplir de grandes choses », dit Marc Tolédano. Mais il est pourtant de ceux qui ont su « rendre l'honneur à leur pays ».

Notre bulletin va se donner la mission de raconter, après celui des femmes compagnons de la Libération, le combat de beaucoup d'entre nous, mortes ou vivantes.

Actions héroïques ou dévouements obscurs, ces récits doivent servir à écrire l'histoire. Non pas une histoire qui nous concerne et reste notre fierté, mais l'histoire de notre pays : un homme est passé, la trace de son pas demeure.

**

Nous commençons aujourd'hui ces chroniques de la Résistance par l'histoire du réseau Prosper, dont la famille Flamencourt fut l'âme.

Chroniques de la Résistance

Histoire du réseau Prosper

Le Clos du Petit-Aunay. C'est ici qu'Edouard Flamencourt et sa femme Marguerite s'installèrent en 1923, créant un élevage de poules et de canards bien-tôt prospère et bien connu dans la région au moment de la guerre.

La guerre... la drôle de guerre, puis l'invasion, l'exode et le retour. L'occupation des lieux fut évitée de justesse, mais le Petit-Aunay n'accepta pas la capitulation. L'esprit de résistance s'y instaura dès le début. On se passionna pour la radio de Londres, on fit tout pour éviter les réquisitions d'œufs et de poulets. L'élevage put continuer à fonctionner.

Edouard et son frère Jean, qui avait quitté son poste d'ingénieur dans une usine d'optique à Paris et s'était installé avec sa femme à Meung, recherchèrent un contact avec l'armée secrète. A cette époque, septembre 1942, l'abbé Pasty, ancien aumônier et infirmier militaire de la guerre de 1914, curé de Baule, avait été mis en rapport avec Pierre Culoli, officier français rapatrié de son Oflag et chargé par le War Office d'organiser une section du réseau Buckmaster dans le Loiret Ouest et le Loir-et-Cher. L'abbé Pasty contacta les frères Flamencourt, les Bordier, Rimbault et Boqueho entre autres.

Culoli vint au Petit-Aunay présenté par le père Rocher, alors camouflé chez les sœurs de Prélefort. Edouard Flamencourt prit l'engagement, avec sa femme, d'héberger les officiers anglais parachutés ainsi que les agents du réseau. Son frère Jean s'engageait comme agent de liaison mais fut, en fait, le réalisateur des principales actions.

Dans cette demeure calme et bien cachée furent hébergés d'abord Pierre Culoli et Jacqueline, de son vrai nom Yvonne Rudellat, envoyée de Londres comme volontaire via Gibraltar et en cabotage le long de la côte d'Espagne pour débarquer près de Marseille, car elle était trop âgée pour être parachutée. Française vivant en Angleterre, parlant sans accent, simple, serviable, elle était aimée de tous. On la prenait pour une amie de la famille. Elle vint ici à plusieurs reprises cet automne-là, pour peu de temps, parcourant le pays à vélo avec Culoli pour organiser le réseau, préparer un P.C. dans le Loir-et-Cher, à Sassy, en Sologne, puis à Veilleins.

Jacqueline était toujours prête pour les plus dangereuses missions. Elle fut arrêtée avec Pierre le 21 juin 1943 à Bracieux après une fuite éperdue à 100 à l'heure à travers les barrages allemands. Elle avait reçu une balle dans la tête. Pierre, la croyant tuée, jeta la voiture contre une maison et fut également blessé. Jacqueline resta dans le coma quelque temps, fut soignée à l'hôpital de Blois, d'où une évasion avait été organisée par ceux du Loir-et-Cher, mais elle fut transférée, encore malade, à Fresnes et déportée plus tard à Ravensbrück. Elle y retrouva Souris de Bernard, Marguerite Flamencourt et rencontra Marie Moldenhauer. Episée, elle fut envoyée à Bergen-Belsen où elle mourut à la libération du camp.

Le deuxième hôte clandestin débarqua au Petit-Aunay par une nuit noire d'automne, en octobre 1942. On l'attendait chaque soir. Un chien aboya... c'était lui. Homme de taille moyenne, visage ingrat, c'était Gilbert, de son vrai nom Norman. Il arriva épuisé. On le réconforta, mais il n'était guère bavard et monta dans sa chambre (celle du milieu) avec son poste émetteur, qu'il installa au grenier au cours de la nuit.

Au début, il y eut pas mal de difficultés : écoute mauvaise, contacts médiocres et, bien sûr, le danger.

Gilbert vint fréquemment avec Denise, de son vrai nom Andrée Borrel. Tous deux roulaient à vélo dans la journée, parcourant la campagne pour choisir les terrains de parachutage repérés par nos agents, les lignes à saboter, les installations, les réservoirs d'essence de l'armée allemande.

Denise fut arrêtée avec Gilbert à Paris. Marguerite Flamencourt la vit pour la dernière fois lors des interrogatoires à la Gestapo de la rue des Saussaies. Elle fut exécutée, le 6 juin 1944, à Natzweiler.

En janvier 1943, un radio était amené par Gilbert avec un nouvel émetteur qui fonctionna efficacement, à intervalles plus ou moins éloignés, jusqu'en mai.

Le nouvel arrivant s'appelait Jacques, de son vrai nom Agazarian. Malgré ce nom, il était typiquement anglais, mais parlait le français avec un accent belge du fait de ses études en Belgique.

Il resta au Petit-Aunay une dizaine de jours afin de se réhabituer à la langue.

40 P 4616

Il passait pour un parent de la famille Flamencourt de Belgique, en stage à l'élevage, abattant même des arbres avec le personnel. Gai, blagueur, il avait su se faire aimer de tous.

Ses missions prolongées, souvent diurnes, obligeaient à une surveillance des alentours, à la chasse aux voitures gonio (qu'on n'eut d'ailleurs jamais à signaler). Il émit jusqu'en mai et retourna à Londres en congé. Il devait revenir avec sa femme, qui avait suivi le même entraînement.

Entre-temps, le chef, Prosper, alias le major Suttil, était venu contacter Gilbert et Jacques au Petit-Aunay. Il boitait encore car il était tombé sur un arbre lors de son parachutage, et souffrait d'une fracture et d'une entorse. Grand, fort, très sympathique, il ne resta que la journée. Bien qu'il n'eût rien dit, on comprit alors que le débarquement ne serait pas pour cette année-là (1943).

En plus des officiers et agents anglais, il y avait l'équipe française :

Jean Flamencourt, toujours en allées et venues : parachutages, transport de matériel camouflé, d'armes, de pneus, etc., avec des autos équipées par lui au carburant, souvent en pannes dangereuses.

Il y avait Jacqueline Durand, secrétaire à l'élevage, qui était sur le terrain de Langlechère pour le dernier parachutage de fin juin et avait gardé dans sa chambre la toile d'un parachute. Elle eut la présence d'esprit, au moment des arrestations d'Edouard et de Marguerite Flamencourt, de s'éclipser et de fourrer cette toile dans la gouttière de la lucarne. Elle fut cependant arrêtée pour n'avoir pas suivi le personnel aligné dans la cour, mais relâchée trois semaines après.

Il y avait les Philbée, le père à Orléans, et son fils ainé Jean qui transportait du matériel et vint à plusieurs reprises dans cette cour.

Il y avait aussi, malheureusement, le fameux Lequeux, ex-prisonnier de guerre de 1940, adjudant dans l'armée, désigné en fonction de ce titre par Gilbert comme l'un des chefs du sous-réseau Adolphe. Très bavard, couard, s'arrangeant pour ne participer à aucune action dangereuse, il fut, après son arrestation le 1er juillet 1943, le même jour qu'Edouard et Marguerite Flamencourt, l'instrument de la Gestapo pour l'arrestation des agents du réseau non connus de Londres : Jean Bordier, André Rimbault, Boqueho, l'abbé Pasty à Baule, Louis Rivière au Petit-Aunay.

Alain de Robien et son épouse Marie, Edouard et Marguerite Flamencourt, Lequeux, étaient connus et inscrits à Londres, mais, par suite de la pénétration d'agents doubles dans les services anglais, les Allemands étaient au courant de toute l'activité du réseau.

Les arrestations se succédèrent après celle de Pierre et de Jacqueline, et s'étendirent à tout le réseau Prosper : à Paris les sœurs Tambour, les Laurent, dans l'Oise les Davesne... et tant d'autres, qui furent nos camarades en prison et dans les camps. Dans le Loir-et-Cher, Mesdames de Bernard, Fermé, Gatignon, Fromentin, etc.

De tous les membres du réseau de la région proche Meung-Baule :

L'abbé Pasty mourut à Fresnes en 1944 ; Edouard Flamencourt mourut à Johangeorgenstadt ;

Jean Flamencourt à Flossenbourg ; Alain de Robien également à Flossenbourg ;

Jean Bordier, Louis Rivière, G. Vappereau, M. Fradet devaient aussi mourir dans les camps.

Lequeux rentra le premier, pas amarré, après avoir été Kapo à Auschwitz et être passé en Roumanie. Il fut jugé, condamné, amnistié et... décoré de la Légion d'honneur, pour mourir dans son lit il y a quelques années.

Rimbault, rentré de Buchenwald, fut un modèle de dévouement pour les veuves de ses camarades. Il est mort depuis.

Parmi les survivants, Boqueho, qui se remit assez bien et combattit pour défendre Culioli, Jean Philbée, Marie de Robien, Marguerite Flamencourt (continuellement dévouée), Marie-Thérèse Billard, encore de ce monde à 87 ans. Paul Philbée, parti par le dernier convoi de

Compiègne qui n'arriva pas en Allemagne, s'occupa de la liquidation des dossiers de ses camarades ou de leurs veuves. Décédé, lui aussi, depuis.

Tout cela représente beaucoup de courage, une grande foi dans la France et dans l'humanité. Ces actions, ces morts peuvent paraître inutiles, mais nous savons toutes combien la Résistance, en définitive, a contribué à la victoire et combien le courage, la foi et le sacrifice forgent la communion entre les vivants et les morts, l'honneur de la France.

Moune WATSON,
Marguerite FLAMENCOURT.

VIE DES SECTIONS

Section Loiret-Centre

En ce dimanche 5 octobre, sous un magnifique soleil éclairant les feuillages jaunissants, les camarades de la section, dont Marguerite Flamencourt est présidente, tenaient leur réunion d'automne. A elles s'étaient jointes notre présidente nationale, Geneviève Anthoñioz, et quelques camarades parisiennes : Jeannette L'Herminier, Lise Lesèvre, Anise Postel-Vinay, Violette Rougier-Lecoq, Maisie Renault entre autres. Mme Châteigner, secrétaire générale de l'Office des Anciens Combattants d'Orléans, depuis longtemps acquise à la cause des déportés, était également présente.

C'est par la messe dite en l'église de Meung-sur-Loire que débute cette journée. Dans son homélie, le prêtre évoqua le souvenir de toutes les camarades disparues dans les camps mais qui sont toujours présentes parmi nous. Et il exalta la foi chrétienne qui authentifiait la présence du Christ dans le service auquel nous assistions.

C'est ensuite au Petit-Aunay que nous nous retrouvions, dans le cadre de la magnifique propriété qui abritait autrefois l'élevage appartenant à Marguerite et à son mari. Sous la plaque portant les noms d'Edouard et de Jean Flamencourt, morts tous deux en déportation, une gerbe fut déposée et une minute de silence fut observée. C'est à Moune, fille de Mme de Bernard (Souris), disparue depuis quelques années, que Marguerite laissa le soin de relater les faits qui, durant neuf mois, se déroulèrent dans ces lieux et auxquels furent mêlés plusieurs habitants de la région*. Tous les assistants étaient très émus d'entendre ce récit (que beaucoup connaissaient déjà) et partageaient l'émotion de ceux qui avaient vécu ces événements.

Après cette émouvante manifestation, nous nous dirigeons vers la demeure de Mme de Robien, vieux château dont nous admirons les imposants bâtiments, l'entrée majestueuse, les tours et, en pénétrant, les grandes salles aux murs recouverts de tapisseries authentiques. Les conversations commencent à l'apéritif et se poursuivent au cours d'un très fin repas où les petits-enfants de Mme de Robien prennent très au sérieux leur rôle de serveurs. Tout en appréciant le saumon, le sanglier à la purée de marrons et la glace, nous bavardons sans fin, évoquant nos souvenirs (nous ne nous en lasserons jamais), les faits de nos vies familiales. Au cours du café, Mme Anthoñioz prononça quelques paroles et Mme Châteigner remit la Médaille du

30^e anniversaire aux porte-drapeaux de la section : Jeannette Wilkinson, Yvette Kohler, Suzanne Bérault. Cette médaille sera portée à Lucienne Mallet qui, gravement malade, n'a pu être des nôtres.

L'heure de la dislocation arrive. Certaines qui ont un long trajet à faire repartent, mais quelques-unes se retrouvent à Baule, chez Catherine Goetschel, qui nous accueille avec sa gentillesse coutumière.

La journée est finie. Pas une seule fausse note n'est venue troubler son ambiance. Un seul sentiment subsiste : l'amitié qui nous lie toutes, forgée par les épreuves communes et qui n'a fait que croître avec le temps. Nous regagnons nos foyers avec cette chaleur au cœur.

Merci à Marguerite Flamencourt au dévouement infatigable, à Mme de Robien, à Catherine, à l'accueil si amical.

M. LARSEN.

Section Parisienne

Déjeuner du 29 novembre

Toutes les camarades sont invitées à participer aussi nombreuses que possible au déjeuner organisé par la section parisienne, le samedi 29 novembre à 12 h, au restaurant Mollard, 115, rue Saint-Lazare, au rez-de-chaussée.

Prix du repas : 50 francs tout compris, que les participantes voudront bien régler par chèque bancaire ou par virement postal.

Prière de s'inscrire à l'A.D.I.R. ou auprès de Marguerite BILLARD, 13, rue du Vieux-Colombier, Paris-VI^e, tél. 548-72-42.

Cercle de l'A.D.I.R.

C'est le 11 janvier qu'aura lieu notre réunion traditionnelle de début d'année au foyer parisien de l'A.D.I.R., 241, boulevard Saint-Germain.

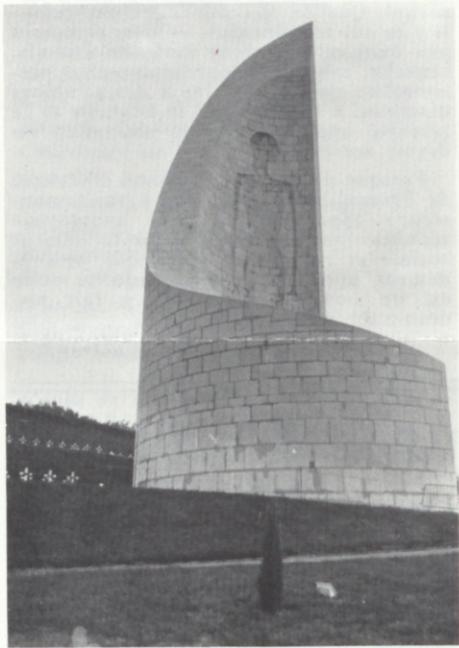
DISTINCTION

Au Salon de la Société des artistes français, le prix de l'Institut de France (section dessin, gravure) a été décerné à notre amie Mme Odette-Andrée GUESDE. Mai 1975. Elle a obtenu aussi la première médaille de la section gravure, dessin, graphisme, au Salon de l'Armée. Septembre 1975.

* C'est le récit qu'on vient de lire.

Cérémonies du Trentième Anniversaire

Au Struthof
Les 21 et 22 juin



Aux côtés de notre présidente et de notre déléguée d'Alsace, Cathy Strohl, un certain nombre de nos camarades ont pris part aux cérémonies nationales qui se sont déroulées au Struthof les 21 et 22 juin à l'occasion du trentième anniversaire de la libération des camps.

La veillée funèbre a débuté par l'inauguration de la stèle d'Aurigny. Une gerbe a été déposée au « gisant » à l'entrée du Struthof. Des gardes d'honneur ont été placées au pied du Mémorial, parmi lesquelles l'A.D.I.R. a participé à l'hommage

rendu aux morts dans un silence impressionnant, seulement rompu par l'appel des clairons se répondant des quatre extrémités du camp.

Le lendemain, en présence de Mme Simone Veil, ministre de la Santé, de M. André Bord et de la foule des pèlerins, le Premier ministre a allumé la flamme du souvenir. Après les prières des représentants des cultes et le dépôt de gerbes, une plaque a été dévoilée à la mémoire de deux Françaises et de deux Anglaises assassinées dans ces lieux. Deux autres plaques ont été dévoi-

lées au Mur du Souvenir à la mémoire des déportés britanniques et espagnols. Aux amicales représentées à cette cérémonie étaient venues se joindre les délégations étrangères : belge, hollandaise, luxembourgeoise, de la R.D.A., soviétique, anglaise, etc. La délégation britannique était conduite par le colonel Maurice Buckmaster et son assistante Vera Atkins, ainsi que par un général de la R.A.F.

Nous conserverons un souvenir ému de ces manifestations effectuées sous le signe du recueillement, de la grandeur et de la sobriété.

A Compiègne - Royallieu le 31 mai

L'A.D.I.R. était présente à Royallieu lors de la cérémonie commémorative du XXX^e anniversaire de la libération des camps. La cérémonie était présidée par le Premier ministre, M. Jacques Chirac, assisté de M. André Bord, ministre des Anciens Combattants.

Devant les quelque 2 000 anciens déportés et leurs familles la foule qui les entourait et les lauréats départementaux du Concours de la Résistance, M. Chirac a prononcé un émouvant discours dans lequel il a rappelé les souffrances des 48 000 patriotes qui partirent de là vers les camps de la mort et la nécessité de ne jamais oublier ce passé tragique de la déportation. En voici quelques extraits :

« ... Se souvenir, c'est évoquer les conditions effroyables dans lesquelles furent réunis à Compiègne ceux qui devaient être déportés vers les camps de concentration. Odieux rassemblement d'où l'on organisait les inhumains convois. Mais se souvenir, c'est aussi évoquer cette fraternité dans la souffrance qui a fait la grandeur des victimes et par laquelle, en dépit de cette diabolique entreprise, les déportés furent et sont restés, une très grande famille.

» ... Cette volonté sans précédent de destruction physique et d'avilissement, la précision, le caractère scientifique des méthodes employées pour y parvenir, la dimension de l'entreprise et l'ampleur des résultats ne laissent pas, aujourd'hui comme trente ans plus tôt, de stupéfier. Elles nous obligent à une incessante vigilance contre la montée des violences et des haines.

» ... Il n'est dans l'esprit de personne d'oublier que la conjonction d'une idéologie diabolique et de structures totalitaires a menacé de recouvrir l'Europe d'une chape de plomb et de silence. La défaite de l'idéologie nazie est d'abord une victoire de l'homme, une victoire de tous les hommes, et parce que vous êtes les créanciers privilégiés de cette victoire, il vous appartient, avec l'ensemble des Français, de faire en sorte que le monde ne connaisse jamais plus cette rencontre des pires moments de notre histoire et de la sinistre efficacité des mises à mort collectives.

A propos de la commémoration du 8 mai

Le 14 mai, la F.N.D.I.R.P. a tenu une conférence de presse à Paris pour commenter la décision du Président de la République de ne plus commémorer officiellement la victoire.

En présence, entre autres, des représentants de la R.F.A. et de la R.D.A., du secrétaire général de la F.I.R. et de représentants d'amicales des camps, M. André Leroy, président de la F.N.D.I.R.P., a déclaré que la décision du Président de la République était illégale dans la forme et sur le fond. Dans la forme, expliqua-t-il, parce qu'il n'est pas du ressort du Président de la République d'annuler une loi votée par le Parlement, sur le fond parce que la victoire du 8 Mai « était la victoire du droit et de la liberté sur le nazisme, dont le peuple allemand avait été la première victime ». Les représentants des deux Allemagne ont alors confirmé que le 8 Mai avait pour eux la même signification.

« Cette décision, a encore dit M. Leroy, ne peut que porter atteinte à la formation civique de la jeunesse. »



» ... Nous avons tous ensemble la tâche d'inviter les jeunes d'aujourd'hui et aussi les générations d'hier à une attention permanente. Gardiens du souvenir, il ne faut pas que le confort de la vie quotidienne fasse de nous les complices de l'oubli. C'est pour cela qu'il faut savoir nous partager entre le respect dû et la préparation d'un monde futur plus juste et plus fraternel à construire pour nos enfants. »

Maison de Retraite

Une de nos camarades nous signale qu'une maison de retraite pour anciens combattants et pensionnés de guerre âgés de 65 ans et plus (60 ans dans certains cas) fonctionne pour des séjours temporaires ou définitifs à Beaurecueil, au pied de la montagne de Sainte-Victoire, à 10 km d'Aix-en-Provence et à 40 km de Marseille.

Pour renseignements complémentaires, s'adresser au Foyer des anciens combattants à Beaurecueil, 13602 Aix-en-Provence.

L'A.D.I.R. a également une documentation sur les maisons de retraite fonctionnant dans le Nord de la France.

L'Honneur de vivre, par Robert Debré

Au milieu de la production littéraire actuelle où l'on ne parle que de violences, d'intolérance, de guerre, d'érotisme (la pornographie des gens « distingués ») ou alors de délitre intellectuel irréalistes et saugrenu, *L'Honneur de vivre**, de Robert Debré, donne curieusement l'impression d'un retour à une époque bien déconcertante pour les jeunes : la grande époque libérale où la violence délibérée n'était tolérée que contre la guerre imposée de l'extérieur, où la base de la civilisation était le respect des autres et l'ambition limitée par le sens du possible, où l'honneur de vivre consistait en la conjonction de la compétence, de la conscience professionnelle et d'un idéal de progrès à la fois technique, social et moral.

Aussi le professeur Debré, l'une des célébrités médicales des années 1920-1970, dans ce livre qui constitue à la fois ses Mémoires et son jugement sur le passé, nous apporte un témoignage sur une période qui peut sembler étrange aux yeux de ceux qui pensent que l'Histoire a commencé en 1968 et que l'idéal n'est plus que contestation et démolition.

Curieusement, les activités médicales de l'auteur n'occupent qu'une partie relativement modeste du volume. Un grand écrivain, Robert Debré, dans une langue claire et lumineuse, met à la portée du profane l'essentiel d'une vie et d'une œuvre considérable au service de la santé et de la vie de l'homme, et surtout de l'enfance malade ou déficiente : recherches médicales sur la tuberculose, la poliomyélite, la syphilis, la myopathie, le diabète — rôle essentiel dans la modernisation de l'Institut Pasteur et de l'Hôpital des Enfants Malades, organisation de la Réforme hospitalière et universitaire et de l'U.N.I.C.E.F. — réalisations récompensées par les plus hautes responsabilités et distinctions : chaire à la Faculté de Médecine, Académie de Médecine, Académie des Sciences, renommée internationale, action à l'U.N.E.S.C.O. et à l'O.M.S., etc.

Aux places éminentes qu'il occupait, le professeur Debré ne pouvait pas ne pas assister à l'évolution générale de la France et du monde, qu'il a parcouru de congrès en conférences, de missions en fondations médicales, de l'Inde au Brésil, des U.S.A. à l'Afrique noire, où son nom est mêlé à l'histoire de l'amélioration de la santé. D'une culture et d'une hauteur de vues dépassant largement ses préoccupations professionnelles, il a été amené à participer à des activités beaucoup plus vastes, nationales et internationales. Il a connu les plus grands savants (Marie Curie, Calmette, Vallery Radot...) et les plus grands princes de la littérature (Valéry, Mauriac...) de la théologie et de la politique (de Churchill à de Gaulle). Directement et, plus tard, par son fils Michel devenu Premier ministre, il a été mêlé à tous les grands problèmes de l'époque — et avant tout à celui de la Résistance pendant la deuxième guerre mondiale, où il a joué un rôle éminent, par suite de son patriotisme, de son amour de la liberté et de ses origines juives : rôle où il se lança avec toute sa famille et ses proches pour le camouflage et la protection des Juifs persécutés, des résistants traqués, puis par des liaisons avec le gouvernement de la France libre. Et

cela au péril de sa vie, plusieurs de ses proches ayant disparu dans la bataille ou dans les camps de la mort. Aussi, Robert Debré se trouve-t-il bien placé après la guerre, ce qui nous vaut de longues et passionnantes pages sur la IV^e et la V^e République, la décolonisation, l'Algérie, les problèmes de la jeunesse, mai 1968. On se plonge avec admiration dans ces chapitres où les événements contemporains sont jugés non plus à la lueur vacillante des quinquettes de journalistes intolérants, irresponsables et sans culture, mais avec le recul et la hauteur de vues d'un penseur s'élevant au-dessus des contingences, qui juge une époque en idéaliste serein et non en partisan fanatique.

Sans doute, hissé par ses mérites au faite des honneurs, participant à la vie des grands de ce monde et des « princes » qui nous gouvernent, l'auteur, parvenu à la fin d'une longue vie, n'est-il pas

dénoué d'une certaine autosatisfaction. Sans doute les nuages noirs ont dû être estompés, sans doute les réformes et fondations (d'organismes médicaux) doivent bien avoir entraîné quelques accrochages et quelques inconvénients, mais, au fond, une bonne conscience constructive n'est-elle pas préférable à une mauvaise conscience trop souvent synonyme d'inaction ? Du reste, les faits sont là — on ne peut nier qu'il s'agisse d'un très grand savant. Quelles que soient les ombres — il y en eût certainement — elles comptent peu dans cette fresque de toute une vie, laquelle, malgré de lourdes épreuves personnelles que l'on devine à des allusions discrètes, a baigné dans le bonheur et la sérénité apportées par le sentiment du devoir accompli.

Fresque de presque cent ans d'Histoire de France, brossée par un « grand monsieur » appartenant à cette bourgeoisie républicaine et libérale, profondément sociale et réformiste parce que profondément humaine, et pour laquelle vivre est un honneur, puisqu'on y fait son devoir du mieux qu'on peut.

Docteur Louise LIARD-LE-PORZ.

Méditations sur la Crypte

Si un certain flâneur parisien, après une halte à Notre-Dame, se dirige vers le petit jardin grouillant de vie qui se trouve à l'extrémité de l'île de la Cité et qu'on appelle square de l'Île-de-France, il sentirait peut-être palpiter en lui, en même temps que son cœur, celui de la France, le cœur de Paris, de Paris Ville-Lumière.

S'il s'enfonce dans l'étroit escalier de pierre, il sera ébloui par les hauts murs blancs d'une cellule à ciel ouvert. A la pointe du triangle percé d'une trouée, il pourra contempler la rivière à travers les barreaux et les hallebardes et s'émerveiller de son éternité.

S'il lève les yeux vers le ciel, il n'y verra que la flèche de Notre-Dame.

S'il s'engouffre dans le sombre couloir qui s'ouvre sur cette cellule, il verra briller tout au fond de cette allée noire une étoile scintillante, et il reconnaîtra peut-être l'étoile qui le guida jadis et qu'il appelait Espoir.

Il ne pourra s'en approcher.

Des grilles, à tout jamais scellées, le retiennent au bord de cet univers qui fut le sien. Au-delà des grilles, une tombe inconnue. De chaque côté, deux cent mille petites lueurs montent la garde.

Paris, Ville-Lumière !

Alors, son cœur fondera dans un remous d'émotions, de douleur, de reconnaissance et d'humilité.

Il aura reconnu le signe que lui font de l'au-delà les deux cent mille compagnons qui ne sont pas revenus et qui, par-delà la mort, le rejoignent au point de départ de sa propre aventure.

C'est là que le conduira le fil de ses souvenirs, si intacts malgré les années.

Il se souviendra, avec fierté, comment, après le premier et presque intolérable arrachement à la Liberté, il réussit, au fur et à mesure qu'il s'installait dans la captivité, à arracher ses chaînes et à devenir indomptable, moment où l'esprit triompha, où la pensée, libérée des angoisses dormantes des rendez-vous secrets, de toute la vie matérielle et mystérieuse, confuse, ponctuée d'ordres et de contre-ordres de la clandestinité, de victoires acquises et de déceptions, devint une pensée sans limite et sans chronologie, englobant le passé, le présent et le futur.

La vie du prisonnier ne devenait réelle que lorsqu'il s'était recréé, en acceptant le présent non pas comme un passage du futur au passé, mais comme un renouvellement, une renaissance ; alors, ses forces combatives s'épanouissaient, atteignaient un point culminant et, face à face avec l'ennemi, il pouvait enfin se battre.

Mais que d'obstacles il avait dû surmonter avant d'y réussir !

Pauvre petite prisonnière, toute neuve, toute fraîche, tout entière, et si libre encore, et de ce fait deux fois prisonnière, encore embourbée dans tout ce limon humain bourné de préjugés, prisonnière qui a du mal à retenir un cri de révolte quand elle passe au déshabillage et quand elle voit la première gamelle et la cuiller de zinc qui y est attachée, ce n'est pas spontanément qu'elle se confondra dans ce chaos de souffrances et d'angoisses.

Aujourd'hui, face à ces lumières qui ne brillent que pour lui, pour lui seul, tout seul dans l'univers palpable des Hommes, il se croira invisible et désincarné.

Même s'il a comblé le gouffre qui le sépara pendant longtemps du reste du monde, il ne pourra oublier avoir appartenu à la communauté des ombres. Il reconnaîtra ses interlocuteurs et peut-être ne s'apercevra-t-il pas qu'ils sont devenus à jamais invisibles, qu'il n'est plus question ni de tricher avec le silence comme il le fit jadis, en découvrant les tuyaux qui résonnent, les carreaux qui se cassent et les murs contre lesquels on tape, car ils n'ont plus de voix pour lui répondre, ni de leur imaginer un corps, un visage, une apparence physique, car on ne sait plus rien d'eux, sinon qu'ils ne sont plus.

Tout seul, il s'en ira comme il est venu, emportant précieusement dans son cœur pur et sans frontière, en même temps que le poids des espérances, des efforts, des échecs, des lumières et des ombres de sa propre vie, l'incommensurable richesse, à lui confiée, de ces autres vies, détruites au milieu du combat, qui ne connurent ni la paix, ni la justice, ni le cheminement mystérieux de leur destin d'homme libre.

Denise DUFOURNIER.

LA LOI DE LA NUIT

Sous ce titre, notre camarade Emmy Guittès vient de faire paraître un beau recueil de poèmes dont nous donnons cet extrait, intitulé : *Grâce*.

*L'eau bleue pénètre dans le ciel.
Le ciel descend dans la mer,
Unis par un halo d'argent.
Douceur blonde de la falaise
Couronnée de vert.
Douceur fluide de l'heure...
Semblable à une étrange douceur
Au-delà de l'espace
Rayonnant sur la terre
D'un soleil inconnu,
D'un soleil astral
Qui répand dans les âmes
Pitié, tendresse, amour.*

*L'ange de la douleur
Las de l'empreinte de ses pas,
Bercé par les vagues, s'endort.*

Le ciel descend dans la mer.

Une fondation qui intéresse les étudiants

Mme Favreau-Piobetta, en souvenir de Stéfane Piobetta, Compagnon de la Libération, et de son père, a confié à l'Ordre de la Libération la gestion d'une fondation dont le revenu doit servir à permettre et à encourager un travail réalisé par un ou deux étudiants ou étudiantes.

Les jeunes gens intéressés doivent venir d'une famille qui a servi la France sur le plan de la Résistance extérieure ou intérieure.

Le ou les prix seront destinés à aider les candidats dont le dossier aura été retenu et dont les études secondaires sont terminées à effectuer un voyage de recherche destiné à réunir des informations ou des documents sur la période de la guerre 1940-45, de la Résistance ou de la Déportation.

Un rapport sur le voyage ou les recherches sera remis aux Archives de l'Ordre de la Libération et conservé sous le timbre PIOBETTA.

Les candidatures doivent être adressées au Cabinet militaire du Grand Chancelier de l'Ordre de la Libération, 51 bis, bd de Latour-Maubourg, 75007 Paris, avec mention : « Fondation Piobetta ».

Les dossiers de candidatures devront comporter un *curriculum vitae* du candidat, mentionner les attaches de sa famille avec le combat pour la libération de la France et exposer le plus précisément possible les intentions de voyage ou de recherche des intéressés.

Les candidatures devront être adressées avant le 15 mars 1976.

Le Franciscain de Bourges
clandestin de la charité

Rien ne le prédisposait à accomplir de grandes choses, ni son humble origine dans un milieu ouvrier de Dantzig, ni sa nature fruste et rustique, ni son manque évident de culture. Mais, parfois, la guerre a le don de sublimer certains êtres, tandis que chez d'autres elle développe l'esprit du mal ; s'il n'y avait pas eu la guerre, si la Gestapo n'avait pas existé, sans doute Alfred Stanke aurait-il végété comme frère infirmier, dans son ordre hospitalier, du côté de Cologne. Il aurait traversé la vie inaperçu.

Selon Aristote, « on reconnaît les grands esprits à ce signe qu'ils se conduisent suivant de grands principes pour de

Paul, le premier missionnaire ; du playboy dévoyé d'Assise, il a fait saint François, le « Poverello », l'ami de toutes les créatures du monde.

Gardons-nous, cependant, de tracer du Franciscain de Bourges un portrait en forme d'image d'Epinal. Sa personnalité complexe — et sortant de l'ordinaire — n'était certes pas celle d'un saint au profil classique, aux édifiantes vertus, se complaisant dans la contemplation et détaché des biens de ce monde.

Il aimait la bonne chère et les gros cigares, ne dédaignait pas le Pernod ou le Sancerre et ne méprisait pas les femmes. C'était tout simplement un homme parmi les loups, ou plutôt un homme parmi les hommes, dont il avait d'ailleurs les défauts ordinaires : autoritaire et susceptible par moments, irascible et pusillanime parfois, roué et rusé aussi. Mais il débordait de générosité, son amitié nous réchauffait le cœur et, quand on entendait dans les couloirs de la prison son gros rire jovial, gouailleur, rabolaisien même, on oubliait ses angoisses et on se sentait rassuré. Plus encore que sa présence peut-être, plus encore que ses soins et que son aide, nous réconfortait et nous fortifiait la surprise de découvrir chez l'ennemi, au-delà de la haine et de la violence, la miséricorde.

Il a su rendre l'honneur à son pays et nous montrer que le même uniforme peut aussi bien recouvrir un juste au cœur pur qu'un tortionnaire, et qu'il y a dans le cœur de chaque homme une fleur d'amour et d'espérance qui ne demande qu'à éclore.

C'est en cela que le Franciscain de Bourges fut vraiment grand.

Marc TOLEDANO.



petites choses ». Pour le frère franciscain Alfred, ces grands principes étaient l'amour du prochain, la charité — au sens où l'entendait saint Paul — la générosité, le don de soi. Faire le bien, soulager les misères physiques et consoler de toutes les détresses était aussi naturel pour lui que, pour d'autres, de respirer par exemple. Car, pour cet homme, il n'existe ni juif ni païen, ni Germain ni Latin, ni musulman ni bouddhiste, ni communiste ni fasciste, ni noir ni jaune, mais rien que des hommes qui souffrent...

Quand, à l'aube du 11 septembre 1943, après une nuit de cauchemar dans les caves de la Gestapo, après avoir subi la bastonnade, la pendaison, le supplice de l'eau et de l'électricité, j'ai vu apparaître dans ma cellule du Bordiot de Bourges ce gros homme gauche, boudiné dans son uniforme de caporal de la Wermacht, j'ai eu une sorte d'éblouissement, et j'ai compris comme une évidence que son regard évangélique était celui d'un envoyé de Dieu. Je me suis alors juré, si j'en sortais vivant, de lui porter témoignage un jour.

Car Dieu accorde Sa grâce à ceux qu'il choisit : de Saul de Tarse, l'impitoyable persécuteur des chrétiens, il a fait saint

DÉCORATIONS

Rectificatif

Mme KAUFFMANN (et non BERNARD), née FONTAINE Marie-Thérèse, a été promue officier de la Légion d'honneur par le décret du 16 avril 1975 (et non du 30 mars 1975).

RECHERCHES

Mme BERTHO, née DEVARENNE Simone, recherche des camarades qui pourraient lui donner des attestations de son action dans la Résistance, son chef de réseau étant mort en déportation.

Qui pourrait indiquer si Simone DÉSIRÉ, dite Jeannine, ancienne de Ravensbrück, s'est mariée et quel serait son nom en ce cas ?

INFORMATION

Le Centre Charles-Richet de Psychiatrie sociale, 8, boulevard des Invalides, vous prie de vouloir bien noter sa nouvelle dénomination et sa nouvelle adresse :

Centre Charles-Richet d'Etude des Dysfonctions de l'Adaptation, C.R.E.D.A., 45, rue des Saint-Pères, Paris. Téléphone : 260-37-20, poste 4269.

SECRÈTARIAT SOCIAL

SUPPRESSION DES FORCLUSIONS

Décret n° 75-725 du 6 août 1975 portant suppression des forclusions opposables à l'accueil des demandes de certains titres prévus par le Code des Pensions militaires d'invalidité et des victimes de guerre :

ARTICLE PREMIER : Toute personne qui veut faire reconnaître ses droits à la qualité de : déporté de la Résistance ; interné de la Résistance ; déporté politique ; interné politique ; combattant volontaire de la Résistance ; réfractaire ; personne contrainte au travail en pays ennemi, en territoire étranger occupé par l'ennemi ou en territoire français annexé par l'ennemi ; patriote résistant à l'occupation des départements du Rhin et de la Moselle et qui n'en avait pas présenté la demande dans les délais antérieurement impartis, est admise à la formuler dans les conditions fixées par le présent décret, à compter de la date de sa publication.

Pour ce qui concerne la reconnaissance de la qualité de combattant volontaire de la Résistance, ne pourront être présentées que les demandes fondées sur des services rendus dans la Résistance qui ont fait l'objet d'une homologation par l'autorité militaire.

ART. 2 : Lorsque les conditions fixées par le dernier alinéa de l'article 1^{er} ci-dessus ne seront pas remplies, les périodes pendant lesquelles une personne n'a pu exercer une activité professionnelle en raison de faits de Résistance pourront donner lieu, sur la demande de l'intéressé, à la délivrance par l'Office national des Anciens Combattants et des Victimes de guerre, d'une attestation permettant d'établir leur durée.

ART. 3 : Les demandes visées aux articles ci-dessus sont recevables sans condition de délai. Elles seront examinées dans les conditions fixées par les textes établissant les divers statuts énumérés à l'article 1^{er}.

ART. 4 : Après une période de deux ans suivant la publication du présent texte, les témoignages non contemporains des faits allégués ne pourront être pris en considération que dans la mesure où seront également produits des documents prouvant d'une manière irréfragable la réalité de ces faits.

A l'exception des témoignages dont les auteurs sont décédés antérieurement à ladite publication, leur rédaction doit remplir les conditions de forme et de précision fixées par arrêté du secrétaire d'Etat aux Anciens Combattants.

ART. 5 : Les personnes reconnues coupables d'avoir produit ou établi de fausses déclarations ou des attestations inexactes tendant à obtenir ou à faire obtenir indûment les titres visés par le présent décret sont passibles des sanctions et peines prévues par les textes en vigueur.

ART. 6 : Sont abrogées toutes les dispositions antérieures contraires.

ART. 7 : Le ministre de l'Economie et des Finances et le secrétaire d'Etat aux Anciens Combattants sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent décret, qui sera publié au *Journal officiel* de la République française.

Fait à Paris, le 6 août 1975.

Signé par : M. Jacques Chirac, Premier ministre ; M. Jean-Pierre Fourcade, ministre de l'Economie et des Finances ; M. André Bord, secrétaire d'Etat aux Anciens Combattants.

CARNET FAMILIAL

NAISSANCES

Lionel, petit-fils de notre camarade Mme KALINOWSKI, Chalon-sur-Saône, Paris, 30 juin 1975.

Sandrine, 2^e petite-fille de notre camarade Mme SOUCHÈRE, vice-présidente de l'A.D.I.R. Paris, 11 août 1975.

MARIAGES

Lucie BOUDIER, fille de notre camarade Mme BOUDIER, a épousé Michel VALLS. Gissey, 5 juillet 1975.

Patrick DENIAU, petit-fils de notre amie Miquette DENIAU et fils de Jeannette DENIAU (toutes deux anciennes déportées) a épousé Martine DARDÉ. Juigné-sur-Sarthe, 11 octobre 1975.

Bernadette FLEURY, fille de notre camarade Mme FLEURY (Kaky), déléguée de l'A.D.I.R. pour le département des Yvelines, a épousé Hervé Gougis, Versailles, 27 septembre 1975.

Dominique, fille de notre camarade Simone FLOERSHEIM, a épousé Pierre SERRE le 15 octobre 1975.

François FOGEL, fils de notre camarade Mme FOGEL, a épousé Anne-Marie MANZANO. Bitche, 6 septembre 1975.

Pascal PETTE, fils de notre camarade Mme Marilène PETTE, a épousé Véronique MORIZOT. Paris, 20 septembre 1975.

Gilles KOHLER a épousé Marianne THOLSTED et Christian KOHLER a épousé Françoise Bon. Ils sont tous deux les fils de notre camarade Mme KOHLER, déléguée-adjointe de l'A.D.I.R. pour la section Loiret-Centre.

Notre camarade Mme RUALLEM (Lotte pour les 57 000) a épousé M. Louis FRIEDMANN. Biscarrosse, 9 juin 1975.

Elisabeth VAILLANT, petite-fille de notre camarade Mme VAILLANT, a épousé Pierre CHOBLLET. Nantes, 11 octobre 1975.

DÉCÈS

Notre camarade Mme Renée BERTHIER BESSON a perdu son gendre. Chambéry, juillet 1975.

Notre camarade Mme Bès est décédée. Paulhan, 21 septembre 1975. Elle était la mère de notre camarade Mme Andrée ASTIER, déléguée de l'A.D.I.R. pour le département des Hauts-de-Seine.

Notre camarade Mme Ginette BILLARD a perdu son mari, décédé subitement. Aix-les-Bains, 28 septembre 1975.

Notre camarade Mme BINETRUY a perdu son beau-père. Versailles, 21 août 1975.

Notre camarade Mme BOURGOGNE est décédée. Paris, 30 juillet 1975.

Notre camarade Marthe BREGLER a perdu sa belle-mère, 24 juillet 1975.

Notre camarade Mme Marguerite CARMIGNAC est décédée. Ferrières-en-Gâtinais, 8 octobre 1975.

Notre camarade Mme CIZAIRE a perdu sa mère. Morlaix, 8 septembre 1975.

Notre camarade Claudine DÉAN, déléguée de l'A.D.I.R. pour l'Anjou, a perdu son mari. Angers, août 1975.

Notre camarade Mme DOUCET est décédée. Clermont-Ferrand, septembre 1975.

Notre camarade Mme HINGOUET est décédée. Nantes, 3 juillet 1975.

Notre camarade Mme Rosalie LEGENDRE a perdu son fils, prêtre. Racrange, août 1975.

Notre camarade Mlle Julie MARTIN est décédée. Nantes, 12 septembre 1975. Elle était la sœur de notre camarade Mlle Alberte MARTIN.

Notre camarade Mme MICHELIN a perdu son petit-fils Olivier MICHELIN. Pérignat-Sarlièves, septembre 1975.

Notre camarade Mme Mimi MOREAU est décédée. Riom, septembre 1975.

Vincent, fils de Jean-Claude PASSERAT, né au camp de Ravensbrück, petit-fils de notre camarade Mme PALMBACH-PASSERAT. Evry, 7 octobre 1975.

Notre camarade Mlle Ghislaine DE ROUCY a perdu sa mère. Paris, 7 juillet 1975.

Notre camarade Mme TOURET est décédée. Paris, 27 septembre 1975.

Notre camarade Mme VIVAT est décédée à la suite d'un accident. Clermont-Ferrand, septembre 1975.

M. Eugène VOISIN, officier de la Légion d'honneur, agrégé de l'Université, président d'honneur de l'Association des parents d'étudiants morts dans la Résistance, est décédé. Sceaux, 3 octobre 1975. Il était le père de M. et Mme RIPOCHE-VOISIN, de la Société des Amis de l'A.D.I.R.

Une lettre de Pologne

Anne de Seynes nous a communiqué cette émouvante lettre d'une Polonoise qui était toute jeune à Holleischen. Peut-être certaines de nos camarades s'en souviennent-elles. Nous donnons son adresse au cas où l'une d'elles accepterait de correspondre avec Ala Samulkiewicz.

Lodz, 16-8-75.

Je m'appelle Ala Babinska-Samulkiewicz. Les souvenirs de dernière la guerre, la temps de durré dans la ville Ravensbrück et ensuite commando Holleischen dans les environs de Pilzno (Thechoslovaquie), grosse travaille - voilà ce sont notre souvenirs. Nous avons été les camarades et nous avons durré dramatique de les jours, semaines et les mois. Un jour, 30 ans après la guerre jeu ouvré mon cahier de souvenirs. Il y a votre Dame une souhaité pour moi. Je n'oublie pas mes les camarades.

Maintenant j'habite en Pologne, à Lodz, qui est la capitale d'instrui textile. J'ai son mari et un enfants.

Nous travaillons.

Je pense chez Toi Dame toujours et souvent. Je voudrai correspondre avec vous Dame. Mon première lettre est plus court, mais vraiment.

Ecrivons nous souvent, s'il vous plaît. J'attends pour une lettre.

Veuillez agrégé me l'expressions meilleurs sentiment.

Je vous souhaite Madame une bonne santé, beaucoup de chance et 100 ans de vie.

P.S. Est-ce que avez-vous Madame durré contactes avec notre compagnons de guerre ?

Ala Samulkiewicz,
Ut. Kaspizapsa 69 m. 26
91017 Lodz
Pologne